Franck Ouvrard

Le souffle de septembre



Franck Ouvrard

Le Souffle de septembre

© Franck Ouvrard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1929-9

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Il n’y a pas de système de l’existence. »

Søren Kierkegaard

I

Je sors d’un récital de piano au théâtre des Champs-Élysées. Le timbre de l’instrument résonne en moi quand je descends l’avenue Montaigne. J’aperçois un taxi que j’essaie d’attraper, mais un couple s’y engouffre et disparaît. Mes pas claquent sur le bitume qui scintille. Je me dirige vers le métro. La lumière du couloir qui mène au quai est diffuse et froide ; les murs dégagent une odeur âcre. J’accélère pour échapper à cette atmosphère suffocante. Assis dans la rame, je laisse ma tête basculer. Je ferme les yeux. Les parois du train se recouvrent du velours rouge du théâtre et la musique de Scriabine se déploie. Un freinage brusque, station Jasmin, m’arrache à cette rêverie et me rappelle que je dois descendre. Regagnant la surface, je suis happé par le noir profond du ciel. J’emprunte l’avenue Adrien-Hébrard, où depuis dix ans j’habite un appartement hérité de mes parents. Jamais je ne me lasserai du hall en marbre que je traverse en direction de la colonne de fer qui enchâsse l’ascenseur. Les croisillons métalliques se referment derrière moi quand j’arrive devant la porte. J’actionne la clé, j’entre. En pénétrant dans le salon, je vois que j’ai laissé les fenêtres entrouvertes. J’en referme deux sur les trois. Une brise légère me rafraîchit le visage. Je n’ai pas envie de dormir. J’allume de petites bougies plates que je dépose dans des rectangles de verre translucide. La flamme qui se reflète dans ces photophores transforme la pièce. Matignon est à un million de kilomètres de moi.

*

Il est huit heures. La lumière inonde les murs. Je retrouve mes vêtements d’hier éparpillés au sol, une bouteille vide sous le lit. Je marche sur les taches de lumière qui s’allongent en direction de la cuisine, et lorsque je frôle le canapé du salon, une odeur de cire froide embaume la pièce. Je dois repasser par Matignon pour prendre mon ordinateur avant de partir pour Antibes. J’ai tout juste le temps d’un café que j’avale en m’habillant. J’ai le tournis en descendant les escaliers qui mènent au sous-sol. Mon téléphone émet le signal qui indique un nouveau

SMS. Clémence me quitte. Une fois dans le véhicule, je me frotte le visage puis je démarre. L'avenue Mozart est déjà encombrée. Je sais que ce détour par la rue de Varenne va me mettre en retard. Je m'extrais du bouchon dans lequel je suis pris, par un coup de volant audacieux, et je force le moteur en passant rapidement les vitesses. Le vent glisse sur la carrosserie de cette Volvo P1800S. J'ai toujours refusé de me séparer de cette voiture qui appartenait à mon père. Même si la rue est calme ce matin, je vais devoir négocier mon stationnement avec la sécurité. Par chance, je tombe sur cet agent avec qui j'ai sympathisé en début d'année. Après m'être saisi de l'ordinateur sur mon bureau, je repars immédiatement. Lorsque je ressors, le soleil éclaire la pierre des façades. Je prends la route du sud dans une chemise légère qui sent l'été, et j'imagine déjà la ligne d'horizon indécise qui sépare la Méditerranée du ciel. Je file à vive allure sur les quais. Paris disparaît dans mon rétroviseur. Je repense au SMS de Clémence auquel je ne sais pas quoi répondre. Je me dis qu'elle est capable d'un message contraire dans les prochaines minutes. Les suspensions raides de cette voiture me font ressentir le grain de la route, et ce châssis au ras du sol me donne l'impression que je conduis un bolide. Mon visage est fouetté par la vitesse, chaque centimètre de ma peau est saturé de perceptions. L'autoroute se rapproche. C'est ce qu'indique l'écran de mon smartphone fixé sur la feutrine de la console centrale. Le feu de ce départ en trombe passé, les préoccupations de la veille réapparaissent. Hier, alors que j'échangeais avec le Premier ministre, celui-ci me déclarait que son gouvernement ne passerait pas l'été. Il m'assurait que cela ne changerait rien pour moi. Je lui ai répondu que pour lui également, la chute du gouvernement n'allait pas changer grand-chose. Il y a vingt ans que je suis au service de l'État. Si je fais le bilan de ces années, je dois reconnaître que je ne sais plus exactement quels sont les contours de ce monstre. Jeune conseiller, j'ai vite compris que tout allait en se délitant ; mais je savais qu'un des secrets de l'ambition est de ne pas voir ce que l'on voit. Il y a bien longtemps que mes notes et rapports ne servent à rien. Je ne suis plus que la base avancée d'une guerre de communication que mène l'autorité politique que j'assiste. Si je voulais revenir au sérieux des « affaires », il faudrait que je demande ma mutation à la Commission européenne.

Je reste attaché à cette voiture des années 60 parce que je sens que nous sommes en train de perdre quelque chose. Un je-ne-sais-quoi qui flotte dans les bureaux des grandes institutions ; une voix étrange qui nous gouvernait naguère par l'admiration que nous portions aux anciens.

*

Cela fait quinze ans que je suis avocate au barreau de Paris, et quatre ans que je partage ma vie avec Laurent. Si cette expression a un sens en ce qui nous concerne. Le SMS que je viens de lui envoyer, il aurait dû le recevoir il y a longtemps. C'est un terme mis à des discussions oiseuses. Il lui suffit de se remémorer nos multiples échanges s'il ne comprend pas ce qui lui arrive. Ce qui m'amusait avec Laurent au début de notre relation, c'était nos différences. Lui est d'un milieu très bourgeois, moi une fille de boutiquier. Il est haut fonctionnaire ; j'exerce une profession libérale. Il pense que nous avons le temps, quand je n'arrête pas de courir derrière. Il répète que ma spontanéité le charme. Cela signifie que je dis les choses et qu'il louvoie. Laurent croit qu'il est d'une grande complexité. Sa naïveté l'empêche de voir à quel point il est simple. Depuis que nous nous connaissons, il regarde derrière et moi devant. Le torticolis était inévitable.

Ce matin, j'ai deux dossiers de divorce à plaider. Ce n'est pas l'audience qui me prendra du temps. Mes affaires sont prêtes et les juges se passeraient bien de ma plaidoirie. Lorsque l'on prend en charge ce type de contentieux, il ne faut pas plus de six mois pour comprendre que toutes les histoires se ressemblent. La seule chose que j'espère au moment où je passe les contrôles du Palais, c'est de pouvoir sortir avant treize heures. Des confrères s'agglutinent devant le rôle où je découvre que je suis parmi les derniers. Je vais encore perdre une matinée à errer dans ce tribunal. Si j'ai pris ces dossiers de divorce, c'est parce que ce sont ceux de clientes pour lesquelles je gère des affaires plus rentables. La concurrence est impitoyable sur Paris. Les laisser à un cabinet extérieur, ce serait prendre le risque de tout perdre. Mes vacances, c'est d'abord éviter la cousinade de bord de mer.

*

J'ai connu Laurent le premier été après l'achat de la maison d'Antibes par nos grands-parents. Laurent est un cousin. J'avais sept ans et lui quinze lors de notre

première rencontre. Cet écart d'âge nous a éloignés dans un premier temps. Mais nous nous sommes vus régulièrement une dizaine de jours en été lorsque ses parents venaient dans le sud. Quand j'ai dû poursuivre mes études à Paris, c'est lui qui s'est occupé de me trouver un appartement près d'Assas. Souvent, lorsqu'on se voyait, il me racontait la vie des cabinets ministériels. À cette époque, je voulais prendre le même chemin que lui. Ni lui ni moi ne souhaitions étudier le droit. C'est la politique qui nous intéressait à cette époque. Chaque campagne nationale nous donnait le sentiment que le feu de l'existence se déployait devant nous. Nous communions alors dans l'intensité de ces évènements bien au-delà de nos oppositions politiques. Mais nous recherchions quelque chose de plus grand que le fracas des partis. C'est dans l'art que nous avons fini par nous accorder vraiment. Laurent n'a jamais succombé à sa passion pour le théâtre. J'ai fait le choix d'écrire. J'ai vite remarqué la déception qui ressortait de ses expériences dans les ministères. Lorsque je lui rappelais que je préparais l'ENA, il me répondait avec ironie, comme s'il voulait me signifier que j'avais le droit de faire autre chose. De toute ma fratrie, c'est moi qui ai le plus d'affinités avec Laurent. C'est moi qu'il appelle pour nous prévenir qu'il compte passer une semaine à Antibes à la saison estivale. La première chose qu'il fera en arrivant, ce sera de m'interroger sur mes scénarios en cours d'écriture. J'écris pour la télévision et le cinéma. Je n'aime pas les canons littéraires anglo-saxons, mais leur manière de mener les projets me convient assez. Depuis que je travaille pour un studio américain, mes revenus ont augmenté. S'ils m'ont recruté, c'est pour cette touche française, originale paraît-il, qui fait défaut dans leurs séries. Je fais dans la télénovela depuis cinq ans. C'est un univers redoutablement inintéressant, mais pour cinquante mille dollars par trimestre, je mets un soin particulier à écrire ce que les producteurs veulent. Quand Laurent me traite de mercenaire, je lui rappelle qu'il travaille avec le même entrain quelle que soit la tendance du gouvernement. J'espère que Clémence ne viendra pas. La pauvre nous raconte toujours les mêmes histoires d'avocats dont personne n'a rien à faire. Laurent lui ressemble si peu. Je ne veux pas d'elle dans cette maison. Tôt ou tard, il finira par s'en apercevoir.

*

Je domine Antibes depuis cette autoroute qui surplombe la ville. J'ai très

certainement dépassé la limitation de vitesse. Je distingue mal l'aiguille du compteur dans la pénombre. Je décide de m'arrêter sur une aire pour profiter de cette position de hauteur. Lorsque je sors, je suis frappé par la forte odeur de pin. Il est minuit. Je ne suis plus très loin de la villa. En début de semaine, j'ai prévenu Mickaël que j'arrivais. Clémence ne répond toujours pas à mes messages. Assis sur le seuil de la porte, j'allume la radio, une station d'information, sur laquelle le journaliste annonce qu'il n'y aura probablement plus de gouvernement début septembre. Je prie le ciel pour que tout saute pendant mes vacances. Le reste de l'actualité est assez dramatique, et égrène les violences qui se multiplient dans le pays. J'ai envie de tout laisser derrière moi, enfin plus qu'à l'accoutumée quand l'été arrive. Il y a longtemps que je suis las des couloirs de la haute administration. Si je m'en accommode encore, c'est parce que la vie n'est pas désagréable dans les palais de la République. J'ai toujours été sensible aux solennités protocolaires, aux cours pavées où valsent les voitures officielles. Dans ces lieux feutrés, la lucidité s'émousse vite. Et maintenant que les illusions se dissipent, je me retrouve accablé par la tristesse de ces bâtiments. Je voudrais n'être plus qu'une fuite ; une espérance déplacée vers un horizon qu'aucun souvenir ne pourrait plus atteindre ; et échapper à cette danse devenue macabre.

Je remonte dans la voiture, et je plonge dans la ville. La carrosserie frôle la végétation sur les flancs de cette route creusée dans la montagne. J'accélère comme si la vitesse pouvait m'éloigner de ce malaise qui avance. C'est à ce moment que je vois la villa familiale qui défile sur ma droite. Dès que j'ai pris cette route, j'ai su que je n'allais pas m'arrêter. Un panneau annonce que Juan-les-Pins est à trois kilomètres. C'est le lieu parfait pour être seul. Je n'ai plus qu'à trouver un hôtel pour profiter de la matinée. Je vais m'arrêter devant l'entrée du premier établissement qui donne sur la plage.

Il est minuit et demi lorsque je me gare. Je traverse le hall vide de l'hôtel, avec derrière moi le bruit des vagues sur le sable. La réceptionniste somnole dans son fauteuil lorsque j'appuie sur la sonnette du comptoir d'accueil. La réceptionniste sursaute.

— Oui, je vous écoute.

— Je voudrais une chambre.

— Bien sûr, Monsieur, mais si vous n'avez pas réservé, je n'ai que des suites

de disponibles.

— Très bien, je prends celle qui fait face à la mer, s'il y en a une.

— La suite Coltrane. À cette heure-ci, nous manquons de personnel, mais je peux vous accompagner dans votre chambre si vous le souhaitez.

— Ce ne sera pas utile. Laissez-moi la carte et indiquez-moi l'étage.

— Le quatrième. Vous aurez une vue magnifique sur la baie. À cet étage, vous disposez d'une vue totalement dégagée.

— Merci, Mademoiselle. Je prendrai le petit-déjeuner standard à dix heures dans ma chambre.

— Bonne nuit, Monsieur.

Malgré l'heure tardive, la ville est encore animée. Je perçois les dernières notes d'un orchestre de jazz qui joue pour un bar de nuit. Je pourrais brûler quelques billets au casino, boire un cocktail très alcoolisé, mais le voyage m'a assommé, et je ne veux plus qu'une chose : atterrir sur un de ces matelas qu'on ne trouve que dans ce type d'hôtel. Tout habillé, je me vautre dans ce nuage délicat.

*

Une barre de soleil imprime les murs à travers les deux portes-fenêtres en plein cintre. Une blancheur éclatante resplendit. La vue depuis ma terrasse est éblouissante. J'ai enfilé un peignoir brodé trouvé dans la salle de bains, et je me suis installé sur le large parapet qui fait face à la mer. L'horizon capte mon regard vers des vagues d'acier qui disparaissent au loin. C'est la matinée que j'imaginais. Étonné par mon audace de ces dernières heures, j'esquisse un sourire.

Le téléphone posé sur la table basse de la chambre sonne. Je ne réponds pas. Il est bientôt dix heures. Mon esprit est calme lorsque quelqu'un frappe à la porte.